

## Table ronde : dangers et vertus de l'enseignement de la science-fiction

Colin Pahlisch, Université de Lausanne – Centre de  
Compétences et de Durabilité (CDD) [✉](#)

Gaspard Turin, Université de Lausanne – DiNarr [✉](#)

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*

Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,  
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Colin Pahlisch et Gaspard Turin, « Table ronde : dangers et vertus  
de l'enseignement de la science-fiction », *RELIEF – Revue électronique  
de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 136-150.

[doi.org/10.51777/relief17711](https://doi.org/10.51777/relief17711)

## Table ronde : dangers et vertus de l'enseignement de la science-fiction

COLIN PAHLISCH, Université de Lausanne

GASPARD TURIN, Université de Lausanne

### Résumé

Ce document est la transcription d'une rencontre de deux heures, organisée par Gaspard Turin et Colin Pahlisch, qui a eu lieu le jeudi 4 mai 2023, à la Haute École Pédagogique de Lausanne (Suisse), sous la forme d'une table ronde publique. Les intervenant·e·s comme le public étaient essentiellement des personnes issues de l'enseignement du secondaire II (post-obligatoire, élèves de 15 à 18 ans) de l'ensemble du canton, que nous avons sélectionnées dans notre réseau élargi, pour leur intérêt à l'enseignement de la science-fiction et dans un souci de parité femmes-hommes. Le but de cette table ronde était, d'une part, de vérifier nos intuitions concernant les pratiques locales d'enseignement, d'autre part de confronter nos croyances et idées sur ces pratiques et sur les enjeux d'un tel enseignement pour les personnes directement concernées. L'ensemble du public était composé d'une douzaine d'enseignant·e·s et/ou de personnes intéressées.

**Gaspard Turin** – Pour introduire cette table ronde sur l'enseignement de la science-fiction et ses perspectives éthiques et politiques, je présente avant tout les participant·e·s<sup>1</sup>, qui viennent de diverses institutions suisses romandes :

Elodie Lopez, seule de notre assemblée à ne pas être enseignante, est ici à titre de politicienne ; elle est élue au Grand Conseil vaudois<sup>2</sup> sous la bannière Ensemble à Gauche. Elle est également une lectrice avertie de science-fiction, et l'auteure d'un mémoire de master intitulé *L'importance du récit contestataire pour le monde social, du cyberpunk aux Furtifs d'Alain Damasio* ;

Besiana Camaj est enseignante de français au gymnase d'Yverdon – où *La Horde du contrevent* sera au programme de Maturité de l'année prochaine ;

Géraldine Toniutti est enseignante de français au gymnase de Burier, où *Aucun souvenir assez solide* a été récemment (2017) au programme de l'examen commun pour les classes de Culture générale ;

Vincent Verselle est enseignant de français, et notamment de science-fiction, au gymnase de Chamblandes à Lausanne ;

Yves Renaud est responsable de l'unité de didactique du français – secondaire II à la Haute École Pédagogique du Canton de Vaud ; il enseigne également le français au gymnase de Morges, notamment les textes d'Alain Damasio, et il a bien voulu modérer cette rencontre.

---

1. Le choix d'adopter l'écriture inclusive est celui des éditeurs de ce dossier.  
2. Organe législatif du canton, comptant 150 élu·e·s.

J'ajoute encore, comme une entrée à la discussion, une remarque, qui traduit une impression corroborée par mon expérience institutionnelle : il semble qu'au gymnase, en Suisse romande, on enseigne de plus en plus la science-fiction, et en particulier Damasio qu'on trouve au programme des lectures communes de fin d'année, mais aussi d'autres auteurs. Cette relative nouveauté, dans le cadre d'une discipline – le français – dont les corpus ont tendance à subir une certaine inertie, implique la nécessité de prendre du recul, afin de mieux comprendre ce qu'implique un tel enseignement ; pour le dire rapidement, en quoi ses spécificités contribuent à construire la citoyenneté des générations que nous formons ?

**Yves Renaud** – Merci beaucoup et bienvenue. J'ai pensé tout d'abord – avant de parler d'éthique ou de politique – que si nous nous retrouvions ici, c'était d'abord, ou en majorité, parce que nous avons tous un intérêt commun pour la science-fiction, voire une passion pour ce genre, qu'on a découvert, en tout cas pour ma génération, à l'adolescence. Nous y avons trouvé de quoi rêver, de quoi nous évader. Et aussi, bien sûr, matière à réflexion, de quoi spéculer sur notre monde. Jeunes lecteur·rice·s, on y a trouvé une occasion de développer une pensée complexe, une des particularités de ce genre, et cela nous a réjoui·e·s. Plus récemment, ce sont les jeux vidéo qui ont remis au goût du jour un genre qui avait été un peu écarté par la toute-puissante *fantasy*. Et puis, comme tu l'as cité, les écrits d'Alain Damasio ont émergé, qui nous ont permis de nous rappeler qu'à la suite de Barjavel et Verne, le genre n'était pas qu'anglo-saxon. N'oublions pas, alors qu'on a tendance à penser la SF de façon extrêmement masculine, des récits comme celui d'Antoinette Rychner, *Après le monde*, qui compte aussi comme représentant de la SF selon moi. Le genre, justement, est difficile à définir. Il y a des bouquins qui ont l'aspect de la SF, avec leurs couvertures envahies de robots, vaisseaux spatiaux, paysages extragalactiques, villes tentaculaires multi-illuminées... On découvre à l'adolescence que ces récits prennent leur identification de genre en ce qu'on les trouve au rayon SF, à la librairie ou à la bibliothèque. J'aime bien la définition de Norman Spinrad bien connue, qui dit que la SF n'est autre que l'ensemble de ce qui est publié sous le titre de science-fiction. Peut-être aura-t-on besoin de revenir sur la question de ce qu'est ce genre, auquel sa longévité, mais surtout sa postmodernité ont permis d'acquérir ses lettres de noblesse et qu'on lit même, désormais, à l'école.

Et si la SF occupe une place royale dans la grande famille des littératures de l'imaginaire, des mondes possibles, ses explorations sont autant de questionnements sur le devenir des individus, aux prises avec le développement de la technique, de l'industrie, de la bureaucratie. Des individus dont les projets de démocratie et de liberté se sont révélés plus fragiles que prévu. Comme le chante le rocker désabusé, « De monde meilleur, on ne parle plus / Tout juste sauver celui-là »... Bref, la SF prend finalement l'aspect d'un genre réaliste : réaliste-dystopique, qui accuse toutes les formes de pouvoir d'avoir échoué et invite donc à les changer radicalement. Alors, lire la SF à l'école, est-ce courir le risque de pousser les jeunes têtes blondes à la révolte ou à la révolution ?... Je propose donc de commencer par cette première question : est-ce que les politicien·ne·s ont peur de la SF ?

**Elodie Lopez** – Je ne sais pas vraiment, en fait, si les politicien·ne·s s'intéressent à la SF. Ils pourraient en avoir peur s'ils savaient qu'on y discute de tout un tas de choses, qu'on y remet en question des idées établies, des idéologies, des manières de s'organiser. Et ces remises en question de ce qui est ancré, peuvent faire peur. On sait combien, dès lors qu'on a des pièces de théâtre ou des œuvres d'art qui s'amuse à déranger, dans certains endroits, on a tout de suite très peur que ces espaces culturels, ces espaces de création deviennent des fabriques de révolté·e·s ou de révolutionnaires. À des politicien·ne·s comme moi, ça ne fait pas peur, au contraire, je trouve que ce sont des outils très utiles et intéressants pour réfléchir à des questions qu'on a de la peine à poser ailleurs. Par exemple, le développement programmé de nos services, de nos activités, dont on nous dit qu'il faut les numériser... parce qu'il faut le faire ? Voilà un cas où la SF mène à mieux réfléchir à ce genre de problématiques.

**Yves Renaud** – Une autre question qui pourrait vous concerner : de quelle manière les politicien·ne·s se préoccupent des corpus scolaires ? De quoi discutent-ils ? Et plus largement, pour ouvrir au reste de la table et aux collègues dans l'enseignement : quelles sont vos expériences ? Est-ce que vous enseignez la SF et pourquoi ? Faut-il même l'enseigner ?

**Géraldine Toniutti** – Oui, bien sûr, c'est justifié. Pour ma part, j'enseigne essentiellement *La planète des singes*. Et ma perspective sur ce livre est que ce texte invite à un type de réflexion moins politique qu'éthique. Pour moi, une définition possible du genre serait une production fictionnelle qui s'inscrirait dans le futur et qui inviterait à un retour sur soi. Donc qui inviterait le lecteur à s'interroger sur son propre monde. C'est ce vers quoi j'essaie d'amener les élèves : est-ce que ce texte, qui est fictionnel, est réaliste, comme vous le disiez, c'est-à-dire dans le sens où ça pourrait se produire, même s'il y a une part d'extrapolation ? Qu'est-ce que ce texte dit des potentialités du monde actuel ? Avec *La planète des singes*, on s'interroge sur l'expérimentation animale, notamment. Il y a un très beau passage sur des expérimentations menées sur les humains. Ça fait un effet-retour. Et puis, sur l'orgueil de l'homme face à l'animal, sur les théories de l'évolution.

**Yves Renaud** – Si on part du principe, assez partagé, que l'éducation a forcément une dimension éthique, au-delà de son expérience personnelle, de ses goûts et de ses choix, on se dit que ce serait bien que les institutions, par exemple la HEP, fassent entrer la SF de façon plus large dans les corpus...

**Géraldine Toniutti** – Oui, on n'y échappe pas – ne serait-ce que pour travailler l'énoncé technologique presque systématiquement présent à l'examen de dissertation générale. Dans le but de nourrir les élèves sur ces questions-là, je trouve important de les exposer à des productions science-fictionnelles, que ce soit de la littérature, des films ou des séries. Beaucoup utilisent *Black Mirror*, pour la diversité des thèmes. Pour travailler ces énoncés de dissertation générale, ça me semble incontournable. Après, est-ce que la SF doit forcément figurer au

corpus des quinze œuvres qu'on traverse avec les élèves sur trois ans, je ne sais pas. Ça dépend des goûts.

**Besiana Camaj** – C'est une question que je me suis longtemps posée : est-ce que je propose un récit de SF aux élèves ? Pour ce qui est du cinéma, les entrées en matière sont assez faciles ; les élèves ont plusieurs références. Et dans le cadre de l'enseignement de la philosophie, et notamment de la philosophie platonicienne, j'avais imaginé proposer le récit d'Isaac Asimov, *Quand les ténèbres viendront*. En y réfléchissant, je me suis dit qu'épistémologiquement, c'était très intéressant de proposer de la SF aux élèves, parce que d'entrée de jeu, ce genre interroge nos dispositions mentales. D'emblée, on peut confronter les élèves à la marge de manœuvre qui est accordée à l'écriture d'un univers inconnu et qui viendrait par là même troubler leur vision du monde, le système dans lequel ils habitent. Et puis une autre question a émergé, qui était : est-ce qu'un récit d'anticipation est susceptible de brûler des étapes dans la construction de la réflexion des élèves, ou est-ce qu'au contraire un tel récit aide à outiller les élèves dans la compréhension des enjeux sensibles, actuels et futurs ? Il y a une problématique liée au pacte de lecture, dans cet enseignement de la SF, que je trouve absolument fructueuse, puisqu'on propose un récit dans lequel il faut que les élèves puissent entrer, s'immerger, en acceptant la possibilité d'un univers inconnu, d'une intrigue et d'un décor complexes, avec des personnages peu communs, avec des objets inventés, etc. Je trouve qu'on a là une réflexion qui est absolument fascinante d'un point de vue épistémologique.

**Vincent Verselle** – Quant à moi, j'aurais tendance à être assez directif effectivement, même si ça n'est pas tellement dans ma nature ; comme tu l'as suggéré Yves, je pense qu'effectivement il faudrait inciter ce type de lecture de plus en plus, au secondaire II et peut-être même au secondaire I. Et donc faire entrer la SF dans les corpus, de la même manière que le fantastique, par exemple, qui au secondaire I est maintenant devenu une sorte de passage obligé pour travailler certains aspects de narratologie, des univers décalés. La SF s'est imposée aujourd'hui comme, probablement, le genre de la fin du xx<sup>e</sup> et du xxi<sup>e</sup> siècle. Je pense que ce genre est l'équivalent du réalisme au xix<sup>e</sup> siècle. On est face à une catégorie d'œuvres qui, dès maintenant, et probablement dans l'avenir, va marquer les esprits de la même manière que les romans de Balzac, de Flaubert ou Zola ont marqué les esprits pour le xix<sup>e</sup>. L'école doit effectivement prendre ce train. D'une part, peut-être, pour faire plaisir aux élèves, parce que comme on l'a souligné, les élèves sont familiers de ces univers, pas forcément les textes, mais en tout cas effectivement par les films, les séries. Même si pour eux, parfois, la SF se résume à Marvel... Et donc il s'agit d'ouvrir leurs perspectives. Comme le dit Darko Suvin, la distance, le décalage, visent un retour réflexif. Donc c'est un laboratoire pour penser notre monde. Dès lors que les élèves arrivent à comprendre que même si ça se passe dans le futur ou dans une sorte de présent distant de du nôtre, la fiction, en réalité, a pour but de nous faire réfléchir sur le présent, je pense qu'on a gagné quelque chose. Non seulement par rapport à la SF, mais peut-être aussi par rapport à la fiction tout court. Ça peut permettre de montrer que toute forme de fiction présente une espèce de loupe grossissante.

**Elodie Lopez** – Ça me rappelle une question que je voulais vous poser, que je posais d'ailleurs à la fin du mémoire que j'avais fait sur Damasio. Au Grand Conseil, on discute beaucoup de la transition à l'éducation numérique. Dans ce grand projet, l'investissement dans le matériel implique aussi l'investissement dans un programme, ce qui veut dire aussi apporter des réflexions critiques... Est-ce que dans le cadre de l'enseignement de la littérature de SF, on se donne les moyens de s'inscrire dans cette transition vers l'éducation numérique ? Est-ce que vous avez l'impression qu'il y a une pertinence à étudier ces récits dans le cadre de cette transition numérique des plans d'études ?

**Vincent Verselle** – Comme l'avait dit Géraldine, pour aborder la question de la technologie et de sa place dans notre monde, la SF est une porte d'entrée tout à fait idéale et emblématique. Un des écrivains que, pour ma part, je travaille avec les élèves, c'est Barjavel, avec son roman *Ravage*. De manière un peu caricaturale – mais la SF, encore une fois, propose cet effet de loupe grossissante – le roman nous propose une société hyper technologisée, au point que, dès lors que l'énergie vient à manquer, tout s'effondre. Donc ça permet d'avoir une discussion avec les élèves sur cette place de la technologie, de voir à la fois les facettes extrêmement positives de tous ces outils, de plus en plus performants, et en même temps, la dépendance à ces outils qui ne cesse de croître. Plus l'outil prend de la place, plus l'humain en devient dépendant. Ce texte permet de réfléchir sur ce paradoxe, duquel malheureusement il est probable qu'on n'arrive pas à sortir, mais dont il faut avoir conscience pour pouvoir atténuer les effets néfastes de cet impact technologique. Je ne sais pas si ça servirait certains objectifs politiques, parce que justement on amènerait des critiques par rapport à la numérisation de l'école ! En tout cas je le ferais dans ce sens-là, pour ma part.

**Besiana Camaj** – Je suis d'accord. Les vertus futuristes de la SF viennent exacerber des problématiques qui sont en fait actuelles et qui nous permettent de nous demander quelle est la société qu'on veut, est-ce qu'on aime vivre dans une société prédite par *Fahrenheit 451*, avec des écrans qui occupent toutes les pièces ? C'est notre quotidien, pourtant est-ce cela qu'on veut ?

**Yves Renaud** – Je me tourne vers Géraldine, pour prolonger cette question : est-ce qu'on travaille au service d'un regard critique, ou est-ce qu'au fond, on n'est pas toujours en train de servir les intérêts d'une politique qui a fait allégeance aux grands intérêts néolibéraux, pour qui il est préférable de penser comme des moutons ? Est-ce que l'école ne se piège pas dans ses idéaux ? L'école ne pense-t-elle pas, avant tout, à alimenter ses pratiques, et à instrumentaliser ce genre pour le réduire à des séquences, des arguments de dissertation – je provoque un peu ! – plutôt qu'à penser les choses ?

**Géraldine Toniutti** – Merci d'avoir amené ce paradoxe ! Un des buts de l'enseignement du français, c'est de faire découvrir la littérature, mais un autre est d'amener les élèves à l'examen... Je ne pense pas trahir la SF en m'en servant comme réservoir d'exemples. Et le fait de

l'enseigner aussi dans ce sens-là n'exclut pas qu'on invite les élèves à penser le monde. Je crois qu'au contraire, l'exercice de la dissertation invite à penser le monde. Je ne vois pas en quoi ce serait réducteur. Ou alors il s'agirait de remettre complètement en question l'exercice de la dissertation générale.

**Yves Renaud** – On ne fait pas que former des techniciens de l'argumentation, par ce biais on forme également des gens qui pensent ?

**Géraldine Toniutti** – Oui, je crois.

**Yves Renaud** – Une des questions que nous nous posons en amont avec les organisateurs de cette table ronde : la SF dans ce qu'elle a d'inquiétant, ou de stimulant pour la pensée, peut-elle être considérée par des politiciens conservateurs comme un danger, dans le sens où une prise de conscience politique pourrait amener les élèves d'abord à entrer dans des ZAD puis à des révoltes, puis à des révolutions ? La conscientisation fait-elle peur ?

**Vincent Verselle** – Je crois que c'est un outil de travail fondamental, point. Ta question suggère que, selon certaines options politiques, l'école devrait d'abord former des employés, former des gens qui vont s'insérer dans un système. Je ne me prononcerai pas là-dessus, même si j'ai un point de vue. Il me semble que nous tous et toutes qui sommes réunis ici voyons notre rôle comme lié à une prise de conscience. En tant qu'enseignant de français, je trouve qu'on a la chance absolument incroyable, notamment au secondaire II, sur laquelle on doit capitaliser, de n'avoir pas un programme extrêmement balisé, comme nos collègues de maths, d'allemand ou d'anglais. Et je déborde le cas de la SF mais chaque texte de fiction qu'on travaille est un monde, un point de vue sur le monde ; c'est une culture, une épaisseur. Et grâce à ça, on peut amener, peut-être pas chacun de nos élèves, mais certains d'entre eux en tout cas, à des prises de conscience. Mon job, c'est ça. C'est aussi, je suis d'accord, les amener à peu près à l'examen pour qu'ils ne se prennent pas un mur. Mais fondamentalement, c'est de développer leur propre conscience du monde, leurs propres pensées. Surtout de ne pas répéter ce que je leur ai dit, même si certains pensent que c'est ce qu'ils doivent faire. Je suis content quand il y en a un qui fait le contraire, et je me souviens d'une certaine élève, qui faisait exactement le contraire de ce que je disais... (*rires*)

**Elodie Lopez** – Vraiment ? Tu en connais ?? (*rires*)

**Yves Renaud** – Par rapport à ça, j'ai l'impression que les politiciens, en général, quand ils parlent de l'école, ont un souci, assez légitime d'ailleurs, qui porte sur l'insertion dans la société. Il faut trouver un job, correspondre au marché du travail. C'est un vrai souci, que les gens puissent être autonomes, ça peut faire partie de ce qu'on appelle l'émancipation. Mais le but de conscientisation n'est pas nommé quand on parle de ça. Il faut avant tout savoir

fonctionner. Et donc faire des CV, lire des textes de communication, pas de littérature qui fait réfléchir.

**Elodie Lopez** – En tout cas c’est une impression que partage une frange des politicien-ne-s, dont je ne suis pas. Moi, je suis emballée par les propos que j’entends ici, parce que je pense justement que les branches comme le français et les sciences humaines sont essentielles pour aussi apporter ça. Souvent ces aspects sont mis en compétition avec d’autres. D’où ma question de tout à l’heure à propos de ces grands projets de numériser l’éducation, et de la place que ces projets occupent dans ces disciplines et en français. Et je suis convaincue du fait que la littérature et les corpus SF, dans de telles transitions, sont essentiels et à défendre bec et ongles.

**Yves Renaud** – D’accord, les objectifs d’émancipation humanistes sont importants. Mais comme enseignant-e-s, est ce qu’on ne doit pas aussi se méfier d’un effet inverse : ce qui enthousiasmerait les humains en construction peut aussi conduire à la dépression, à la déprime violente, des gens qui ont de plus en plus conscience du monde actuel ? Il était question d’Antoinette Rychner, qui écrit sur l’effondrement. Est-ce que ça n’est pas un danger ?

**Vincent Verselle** – Mais c’est bien, la dépression. Demande à un psychiatre, il te dira que la dépression a probablement un rôle à jouer ! (*rires*).

**Yves Renaud** – Malgré l’aspect provocateur, ça n’est pas faux ! Au-delà des personnes pour qui les cours de français servent avant tout à enseigner la lecture pour rendre l’élève capable de suivre des consignes, quand on s’adresse à des psychologues, des psychanalystes et des psychiatres, on entend plutôt qu’il est très bien que ces élèves soient effectivement inquiets, fassent l’expérience de la douleur du monde, du renoncement à soi. La conclusion, c’est que la littérature n’a pas comme vertu de rendre le monde beau, ou de faire du bien, mais au contraire possède la vertu quasi nietzschéenne de chanter notre douleur... Il y a déjà des questions et réactions du public ?

**Frédérique Zahnd** – Oui, je me permets de réagir parce que je ne peux pas rester jusqu’à la fin de la rencontre... Apprendre aux élèves à fonctionner, c’est une chose – mais fonctionner dans quel monde ? Aujourd’hui, pour moi, la littérature est nécessaire parce qu’elle permet de comprendre à quel point on est dans une situation totalement inédite, vertigineuse, une espèce de césure, un gouffre de civilisation qui est comparable à la Renaissance : tous nos repères sont en train d’exploser. Si ça n’est pas nous qui le leur disons, qui va le leur dire ? La prof d’informatique, certainement pas, la prof d’économie encore moins ! Je ne veux pas faire d’état des lieux, mais on vit un effondrement du vivant, des étés à 50°C en Sibérie etc. Et tout ça géré par des gens irresponsables et infantiles, à cause de qui l’autoritarisme augmente dans toute l’Europe. Et on a deux générations, nous et nos enfants, qui ont été biberonnées à l’égoïsme et au chacun-pour-soi. À propos d’Antoinette Rychner : en tant que professeure de



français, j'ai enseigné *Après le monde* avec délice. Il s'agit d'une SF courte – son livre, sorti en 2020, se passe en 2023. La conscientisation, c'est vraiment le terme qui convient : on a là un laboratoire de ce qui est en train de nous arriver. Et je suis entièrement d'accord avec Vincent : vive la dépression ! On m'avait demandé si je n'avais pas peur de leur faire peur avec ce livre, mais justement, c'est ce que disent Greta Thunberg ou Pablo Servigne : on n'a pas assez peur de ce qui est en train d'arriver. S'agissant de Rychner, les élèves sont en général stupéfaits de lire cette projection vers un futur proche, beaucoup moins de gens leur en parlent qu'on ne pourrait le penser. Une autre chose qui les impressionne, c'est qu'elle propose un monde de femmes. S'il y a un salut, il passe par les femmes.

**Yves Renaud** – C'est pour ça que tu parlais de renaissance : au cœur de l'effondrement, il y a de bonnes nouvelles !

**Frédérique Zahnd** – Exactement ! Ce genre de choses peut créer de petites épiphanies. Rychner présente aussi des moments de temps suspendu. Il faut avancer, mais il n'y a plus de pont, plus de route. Cela métaphorise tout ce qui nous occupe et nous fait dériver d'une action à l'autre. Donc on s'arrête, et on retrouve le temps d'avant – d'avant la société du spectacle en fait, hein ? Et puis voilà que, bon, ça finit mal. C'est le fascisme, la brutalité qui ont le dessus à la fin du roman. Mais ça reste une fiction, donc comme la tragédie, ça a une fonction de réveil, une fonction heuristique de la peur.

**Vincent Verselle** – Oui, l'antidote à la dépression, c'est la fiction aussi. N'importe quelle fiction, c'est la possibilité absolument géniale de vivre par procuration. Des expériences qui ne sont pas réelles, ou s'agissant de ce type de SF, ça n'est pas encore arrivé, peut-être que ça n'arrivera pas – enfin à mon avis, on ne va pas y couper, mais on peut mettre des matelas pour amortir.

**Frédérique Zahnd** – Des matelas psychiques, je suis tout à fait d'accord. Ça permet de préparer, d'essayer des voix intérieures pour pouvoir les sortir quand il sera temps.

**Yves Renaud** – Pour me faire avocat du diable : on se dit qu'on est extrêmement inquiet, le reflet de la peur réelle est argumenté par le récit. Mais la conclusion, ne serait-ce pas qu'au fond, on a passé un moment qui nous a soigné, reprenons donc nos avions ? Je rappelle quand même qu'on a un gouvernement qui veut réduire la dépense d'électricité dans les écoles et qui en même temps promet des tablettes pour tout le monde, sans jamais poser la question de l'articulation entre ces deux choses. La dissonance cognitive est hallucinante...

**Besiana Camaj** – Pour rejoindre ce qui a été dit, dans un récit qui fait émerger une terreur apocalyptique, il y a effectivement une vertu cathartique, c'est-à-dire qu'on appréhende peut-être des sensations inconnues. Mais il y a un point qu'on pourrait ajouter, qui est celui de l'esthétique de la SF. Je pense que ça nous aide vraiment à prendre de la distance avec le

propos, avec cette terreur qu'on pourrait découvrir, avec des émotions qui seraient totalement inédites. Donc toute la dimension esthétique et artistique de la SF, la construction narrative du texte, elle est là aussi, et on peut en tenir compte, ne serait-ce que pour revaloriser ce genre.

**Yves Renaud** – Une telle littérature peut-elle rendre les gens militants ?

**Elodie Lopez** – Je ne sais pas – elle fait émerger des choses. En tout cas, elle permet de faire un premier pas qui, ensuite, permet d'embrayer sur autre chose.

**Géraldine Toniutti** – Moi, je suis assez convaincue de ça, peut-être moins spécifiquement concernant la SF, mais la littérature de manière générale oui, parce que c'est une des forces de nous mettre à la place du personnage, ce qui fait qu'on renforce sa conscientisation et que la conscientisation précède le militantisme.

**Frédérique Zahnd** – Le militantisme, c'est peut-être ambitieux. Mais si ça peut déjà les empêcher de tomber dans le fascisme, de répondre par la violence et la haine au moment où c'est la réponse la plus évidente, parce que c'est la faute de machin... Si la SF empêche ça, c'est déjà génial.

**Yves Renaud** – Dans mon travail, j'assiste à des leçons dont les enseignant·e·s sont extrêmement surpris·es et souvent désemparé·e·s lorsqu'ils font face à des propos d'élèves qui tendent au fascisme ou à l'homophobie. Ce sont des propos qui sont difficiles à contrer, parce qu'ils sont peu ouverts à l'argumentation.

**Gaspard Turin** – Oui, et sans aller vers des propos ouvertement fascistes, homophobes ou masculinistes qui sont souvent difficiles à tenir publiquement en classe, de manière beaucoup plus partagée, on doit faire face à un discours complètement univoque par rapport à la technologie, la confiance dans la technologie, discours hérité des grands pontes de la Silicon Valley qui sont souvent les héros de nos élèves. Quand ce genre de discours survient, parce qu'il est univoque et procède d'une évidence de leur part, on est souvent impuissant·e·s pour trouver spontanément des contre-arguments.

**Colin Pahlisch** – Pour revenir sur ce saut entre conscientisation et militantisme : est-ce que vous avez déjà assisté à des phénomènes de conversion ? À des élèves qui disent, « c'est grâce à *Running Man* que je suis devenu végan·e, donc merci, vous avez provoqué chez moi une conversion fondamentale du comportement grâce à ce texte que vous m'avez transmis, sinon je serai resté un·e mangeur·euse de viande » ? ou « c'est grâce à la lecture de Damasio que je milite à l'extrême gauche » ? Est-ce qu'on peut faire une sorte de casuistique de ces moments-là ?

**Frédérique Zahnd** – Oui, j’ai des exemples. Une élève que j’ai retrouvée après trois ans, qui faisait du droit, à qui j’ai demandé si elle allait pouvoir défendre les militant.e.s de désobéissance civile liée au climat, qui m’a répondu que c’était le but ! Donc je pense que Giono et Rychner lui avaient fait de l’effet !

**Elodie Lopez** – Est-ce que je me suis engagée à l’extrême gauche après avoir été en contact avec la SF à l’université et après avoir lu Damasio ? Non, c’est le contraire. À un moment donné, j’ai été politisée, par la suite j’ai pris un cours sur la SF à l’université, genre sur lequel j’avais des aprioris : c’était un truc de geek, pas trop pour moi. Et je me suis dit qu’en fait, c’était là que les questions qui me travaillaient le plus étaient discutées. J’ai trouvé très peu d’autres espaces, en dehors de ces œuvres-là, où réfléchir à ces choses. Jusqu’à aujourd’hui d’ailleurs. Pour moi le militantisme s’est créé par un cumul d’expériences et d’endroits où j’ai réfléchi et qui m’ont changée. Ensuite seulement je me suis engagée, de mon plein gré et pas parce que j’ai répondu à l’injonction d’un texte.

**Yves Renaud** – Je trouve intéressante cette articulation. La littérature a cet effet-là : elle travaille, elle nourrit, peut-être des aspects déjà en germe et peu conscients. Elle propose un réseau vertueux. La SF est l’un de ces lieux, particulièrement fort. Pour répondre à la question de Colin, j’ai effectivement eu des élèves qui, beaucoup plus tard, parfois installé.e.s à des postes importants, m’ont dit qu’après avoir lu tel ou tel roman, iels avaient tout lu de cet auteur. C’est donc un effet à long terme.

**Géraldine Toniutti** – Je suis d’accord sur le fait qu’il y a déjà quelque chose de présent, qui peut être renforcé par la lecture. Je ne dirais pas que j’ai un cas précis de quelqu’un qui m’aurait dit avoir lu tel texte et que ça l’aurait changé *ex nihilo*. Par contre, il y a des cas où des élèves sont renforcé.e.s dans quelque chose qui préexistait. Il y a un passage d’Ovide sur le véganisme... alors Ovide ne va pas vous convertir au véganisme si vous êtes un.e gros.se mangeur.euse de viande, mais une telle lecture peut favoriser une tendance déjà présente.

**Yves Renaud** – C’est pour ça que j’aime bien l’idée d’une SF comme un lieu où on peut se confronter à la pensée complexe. Il y a quelque chose qui préexiste à cette pensée, puis on passe à un niveau supérieur de complexité. Mais ça n’est pas le seul genre qui le permette. Autre question : je suis le plus vieux ici ; à 13 ans je dévorais de la SF, une littérature qui me semblait marquée comme masculine. Robert Heinlein, *Une porte sur l’été*, j’ai adoré, mais ce bouquin, comment on le relit ? Ça paraît fait pour des enfants qui jouent au train électrique et pas à la poupée, ça s’inscrit dans une certaine époque. Damasio, il faut bien dire que ce sont souvent des univers masculins, non ? Ça n’est pas un frein pour vous ?

**Géraldine Toniutti** – Pour moi, j’avoue que non. Ça n’est pas du tout un frein, parce qu’il ne faut pas faire comme si le patriarcat n’avait jamais existé. Ces auteurs ont écrit, ont eu du

succès ; on peut thématiser ces questions avec les élèves, remettre les choses dans leur contexte.

**Besiana Camaj** – Pour moi non plus, dans la mesure où la SF vient bousculer nos représentations. J'ai l'impression au contraire que certains récits de SF, en représentant des droïdes, et aussi des femmes très engagées, héroïques, devient le lieu où l'on peut sortir de la binarité.

**Vincent Verselle** – Je suis d'accord. *Star Wars* par exemple, c'est surtout Luke Skywalker et des hommes qui se tapent dessus à coups de sabres laser. Mais n'oublions pas la princesse Leia, qui montre sa capacité à devenir une femme d'action. La thématique peut paraître marginale, mais elle est tout à fait thématisée en réalité. Et puis je reviens à *Ravage* de Barjavel, qui est d'un machisme effroyable ! Mais en fait, c'est tellement caricatural que ça en devient spontanément un objet de discussion. Le personnage principal, s'il a passablement de traits héroïques, présente aussi des caractéristiques absolument imbuvables. Il devient un tyran, une sorte de monstre. La réflexion de type féministe, ou égalitariste, peut émerger même si, ou surtout si, effectivement, ce sont des mondes gouvernés par les hommes.

**Yves Renaud** – Et je dois dire qu'on a une caution qui est Ursula K. Le Guin, une des grandes autrices de SF, dont on redécouvre aujourd'hui partiellement les textes théoriques, et notamment celui sur la fiction-panier, qui présente une théorie littéraire totalement impensée, éclairante, une autre approche du récit<sup>3</sup>.

**Gaspard Turin** – C'est sans doute un avantage de la SF par rapport à d'autres genres plus anciens : il y a plus d'autrices, il semble plus facile de redécouvrir des autrices de SF que si on cherche dans les siècles précédents – je pense à Octavia Butler par exemple.

**Elodie Lopez** – Je pense aussi à Catherine Dufour, dans la SF francophone, que j'ai beaucoup de plaisir à lire.

**Vincent Verselle** – Oui, les patronymes masculins sont probablement encore majoritaires dans les librairies, mais il semble qu'en effet, c'est un genre, cette ancienne paralittérature, au sein duquel les femmes ont pu plus facilement s'exprimer parce que dans les années 1960-1970, il y avait moins d'enjeux en termes de notoriété. Il y a aussi Margaret Atwood, dont le nom est aujourd'hui sur le devant de la scène.

**Yves Renaud** – Pour en revenir aux propos de Frédérique, dont je sais qu'elle enseigne Rychner en proposant une approche militante, la question devient : quels sont nos outils pour enseigner la SF de façon à conscientiser ce qui la privilégie à l'autre d'autres genres, d'autres lectures ? Et surtout, comment peut-on mesurer, rendre compte d'une compréhension qui

---

3. Voir Ursula K. Le Guin, « La théorie de la Fiction-Panier », trad. Aurélien Gabriel Cohen, [terrestres.org](http://terrestres.org), 14 octobre 2018 [« The Carrier Bag Theory of Fiction », 1986].

passer par la conscientisation politique de ces questions ? Est-ce qu'on mesure l'investissement politique des élèves ?

**Besiana Camaj** – J'aurais peut-être une piste. L'idée serait déjà de proposer un certain nombre d'auteur-e-s, ou de les laisser arriver avec des auteur-e-s, leur laisser faire une proposition qui les intéresse, qui comprendrait certaines thématiques à traiter plutôt que d'autres. Ensuite de les faire travailler en cercle de lecture, ou en présentation *ex cathedra*. On aurait des indices à partir de cet intérieur du cercle de lecture, ou dans le cadre de présentations en classe, de leurs horizons, de ce qu'ils retiennent.

**Vincent Verselle** – Pour moi, je ne pense pas que ce soit mon rôle de « mesurer ». Il me semble que c'est même contre-productif, selon l'optique que j'ai défendue, qui est de faire développer une conscience, une autonomie intellectuelle. Si j'arrive après, avec mon mètre dépliant, pour vérifier combien de centimètres fait leur autonomie, je suis en train de les réguler, de leur dire « voilà l'attitude que vous devez adopter ». Comme je l'ai dit, je n'ai pas envie qu'ils réfléchissent comme moi. Peut-être que certains auront des opinions radicalement différentes des miennes. Mais au moins j'ose espérer qu'ils ont construit et pas simplement rabâché, appliqué en fonction d'autres éléments qu'ils auraient assimilé. Et j'ai le sentiment qu'une partie des élèves se disent qu'il faut faire ce que le prof attend d'eux. Que ce soit dans un écrit créatif, cela ne signifie pas automatiquement qu'ils vont s'investir par eux-mêmes. C'est l'incertitude de notre travail. Je suis un agriculteur, je sème des graines. Et puis je prie !

**Besiana Camaj** – Je ne percevais pas cette question sous un angle normatif ! Il ne s'agit pas pour moi d'inculquer quelque chose, mais plutôt d'observer comment ils ont reçu cette littérature, ce qu'ils en retiennent, ce qui émerge chez eux en termes de nouvelles problématiques, de nouvelles dimensions, d'un éventuel réveil face à leur manière d'approcher le monde.

**Vincent Verselle** – Oui, on en revient à ce qui avait été évoqué il y a quelques instants. Le texte qu'on est en train de travailler, pour que ça ait un impact, il faut probablement qu'il y ait déjà un terreau, une culture familiale ou un cercle d'amis où des idées circulent à l'état embryonnaire. Et tout d'un coup, un texte peut effectivement créer un déclic. Je vois ça avec des questions féministes notamment. Des élèves qui comprennent quelque chose, telle page, de tel texte, qui mettent des mots sur ce qu'elles éprouvaient de manière plus ou moins diffuse, plus ou moins consciente.

**Yves Renaud** – En résonance par rapport à ce que vous dites, sur *La Horde du contrevent*, j'ai vu émerger à l'école le « Club des défenseuses d'Oroshi » ! C'était la figure féminine du roman qui en devenait l'héroïne principale.

**Géraldine Toniutti** – S’agissant des outils, des moyens d’observer des résultats, et à propos de ces questions féministes. J’ai deux masculinistes dans une de mes classes, donc c’est parfois compliqué. Mais je suis vraiment attachée à ces questions, et à présenter des faits, à dire « voilà ce qu’on peut penser et ensuite à vous de choisir votre position ». C’est la finalité de chaque cours. Un outil pour en mesurer les résultats serait un débat argumentatif, avec un énoncé tiré de l’œuvre ou d’ailleurs. Et j’essaie de faire correspondre les séquences d’argumentation en dissertation générale avec des lectures. Donc l’important c’est d’émerger sur un débat, et voir en quoi la lecture a nourri leur positionnement, que ce soit dans le sens qu’on souhaite ou pas.

**Besiana Camaj** – Je crois que, pour nous-mêmes en tout cas, si on choisit de proposer un texte de SF, on est déjà engagé-e d’une certaine manière. On arrive avec un texte devant les élèves, dont le genre implique qu’on peut tout penser, tout remuer, tout secouer.

**Géraldine Toniutti** – Oui, c’est déjà un acte en soi que le choix du texte.

**Yves Renaud** – Y a-t-il d’autres questions ou commentaires du public ?

**Raphaël Micheli** – J’ai été sensible à ces questionnements de sensibilisation sur le monde, sur l’éclairage que propose la littérature de SF sur le monde. J’aimerais trouver plus de textes qui représentent – à notre époque on en a besoin – des formes d’actions collectives, de solidarité, qu’on ne trouve pas dans la plupart des textes ordinaires qu’on enseigne, je pense à Maupassant, à Baudelaire, que j’aime beaucoup mais qui sont plutôt désabusés et individualistes. J’ai beaucoup enseigné Jacques Brel, et je me suis lassé de cette vision du monde où tout le monde est con, pardon de le dire comme ça ! Mais je digresse ; pour la SF que je connais mal, on voit que par exemple le postapocalyptique dessine des futurs sombres... Est-ce que vous auriez des conseils de textes qui ajoutent à ces perspectives navrantes des vivre-ensemble possibles ?

**Besiana Camaj** – Je pense à *La Parabole du semeur* d’Octavia Butler ?

**Gaspard Turin** – Oui, ce texte offre des espoirs d’un vivre-ensemble possible après l’effondrement de la société, mais dans une perspective très survivaliste quand même, à l’américaine. Les conditions de possibilité de la communauté, c’est avant tout d’être armé, et sans ton flingue tu crèves...

**Besiana Camaj** – Oui, parce qu’il y a des bandes armées qui traînent.

**Raphaël Micheli** – J’étais intéressé par le Rychner dont on a beaucoup parlé, mais vous m’avez dévoilé la fin, ça se termine horriblement mal !

**Gaspard Turin** – C'est vrai, mais il y a une survivance de l'espoir dans ce livre quand même. Dans la thématisation du chant, des femmes qui maintiennent les possibles de la fiction future par le chant.

**Colin Pahlisch** – Dans la question de Raphaël, j'ai l'impression que ce que tu recherches serait des phénomènes d'entraide collective. Par rapport à ça, je pense à *Malevil* de de Robert Merle. C'est un roman postapocalyptique où survit une communauté. Et c'est une exemplification de ce que serait l'expérience démocratique en laboratoire. Les personnages sont tous issus de milieux sociaux différents, forcés de cohabiter et cette cohabitation débouche sur des perspectives. Par exemple, il n'y a pas assez de femmes pour repeupler le monde, dès lors les personnages acceptent d'autres modèles de couples plus fluides. Les problèmes d'organisation, de répartition de nourriture, tout se résout dans la discussion collective.

**Elodie Lopez** – Je pense spontanément aux *Furtifs* de Damasio qui, en plus de retravailler la figure du cyborg dans une hybridité avec les formes de vie furtives, propose une narration hybride elle aussi, où au sein du monde dystopique, les groupes essaient de s'empuissanter pour lutter plus efficacement.

**Vincent Verselle** – J'aurais une autre proposition, mais dans le domaine anglo-saxon, c'est Ernest Callenbach, *Ecotopia*, une utopie au sens premier du terme. Il n'y a pas vraiment d'intrigue, c'est extrêmement descriptif. Les États-Unis sont divisés en deux, la Californie a fait sécession et a créé Ecotopia, un état qui veut se fonder sur des principes écologiques. Après cinquante ans de sécession, enfin un journaliste de la côte est se voit autorisé à y faire un reportage. Le texte est construit en alternance d'entrées du journal intime de ce journaliste qui note ce qu'il vit au jour le jour. Il va tomber amoureux d'une écotopienne, donc c'est vraiment un journal intime au sens premier du terme, et on lit les articles qu'il envoie par ailleurs à sa rédaction, où il décrit les principes de ce monde. Il y aurait là l'émergence de nouvelles collectivités, d'une nouvelle manière de vivre, avec des propositions qui résonnent complètement avec les problématiques actuelles. Je ne sais pas si c'est facile à lire avec des élèves parce que, justement, c'est peu narratif, c'est hyper descriptif. En revanche, pour aborder la dissertation générale peut-être (*rires*)... Et puis c'est intéressant aussi parce qu'il y a des écueils, l'autoritarisme n'est pas loin.

**Yves Renaud** – Il y a encore peu d'exemples de tels livres en français. *Les Furtifs* décourage souvent les enseignants par sa longueur... *La main gauche de la nuit*, d'Ursula Le Guin, est intéressant parce qu'il propose une réorganisation de la société sur des bases sexuelles très différentes...

**Gaspard Turin** – Oui, de la même autrice, on peut aussi penser aux *Dépossédés*, assez proche d'*Ecotopia* dans la mise en scène en opposition de deux mondes contradictoires en termes d'organisation politique, et plus court.

**Yves Renaud** – Dans la même veine, il faut aussi relire *Le meilleur des mondes* de Huxley. Un monde de l'élite, à image du nôtre, efficace et organisé, une espèce de dictature de la rentabilité, face à un autre monde dans lequel il reste des gens qui veulent vieillir. Ce sont des livres qui permettent de raisonner dans les conditions d'une ZAD. Et un livre récent qui a eu beaucoup de succès, c'est *Dans la forêt* de Jean Heglund. Une autrice, deux héroïnes, ou comment mener sa vie dans le monde d'après en faisant d'autres expériences. Je suis frappé de l'écho qu'il a chez les lecteur·rice·s et les élèves en particulier. Je l'ai fait circuler partout.

**Gaspard Turin** – Avec le problème d'une projection vers un vivre ensemble qui soit positif, s'agissant de SF, on ne peut pas éviter le genre de l'utopie. Et le problème de ce genre est qu'il induit rapidement un danger de naïveté. Je voudrais conseiller cette nouvelle de Le Guin, « Ceux qui partent d'Omélas », très courte, brillante, qui dit en quelques lignes ce qu'est une utopie. Le titre parle presque de lui-même : Omélas est une cité utopique, certaines personnes en partent – pourquoi ? Telle est la question.

**Colin Pahlisch** – C'est typiquement un texte dont les élèves sortent en devant se positionner, entre ceux qui partent et ceux qui restent. Tout l'enjeu est de savoir pourquoi partir ou rester, c'est un enjeu fort, et propre aussi à l'adolescence, en lien avec l'engagement. Est-ce que je suis d'accord avec ce que fait la Cité ? Suis-je d'accord d'en payer le prix par rapport à ce qu'on me demande ? Par rapport à ce que je pourrais faire avec ma liberté ? On le lit en classe, ça prend une demi-heure, qu'on peut faire suivre d'un débat, en demandant à ceux qui seraient restés d'adopter le point de vue de ceux qui seraient partis et l'inverse. Je peux vous dire qu'ils sortent de la classe en étant emmerdés.

**Vincent Verselle** – C'est ça, finalement, notre travail : d'emmerder les élèves ! (*rires*)